



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Il y a un procès de « Miroir d'eau ». C'était inévitable : il y aura toujours un procès de génie. Et parce que le génie a quelquefois ce visage terrestre, ces présences de simplicité qui parlent à notre niveau, avec les mots qui sont les nôtres, parce que nous pouvons le toucher de la main, le bousculer parfois au passage, l'inclure dans les médiocres combinaisons de celui-qui-pense-comme-tout-le-monde, nous crions au scandale, à chaque coup d'aile qui l'éloigne vers des sommets, pour nous inaccessibles. Nous le tenions là, prisonnier de nos chaînes, de nos dogmes, de nos recettes pédagogiques et voici que son visage est un autre visage et que le quotidien devient l'exceptionnel, sans que nous ayons saisi l'insaisissable métamorphose.

Il y a un procès de « Miroir d'eau » et voici au banc des accusés, ces adolescentes des solitudes landaises, innocentes psychés penchées sur le miroir glauque, aux images évanescentes de l'insondable tendresse. Et voici l'éducatrice-amie qui, par dessus leur tête, a regardé glisser dans ce monde à l'envers les apparences fugitives de leur vérité furtive. Et voici Phiphi, le jeune artiste innocent de l'Ecole Freinet, et voici Baloulette offrant l'un de ces cent visages de toute jeune fille, et voici Menu-san burinant ces splendeurs premières, y ajoutant même, le coupable, les nébuleuses irisées des eaux dormantes. Et voici, enfin, accablé sous la responsabilité de ces trente années d'expérience, Elise Freinet, réunissant en gerbe ces impétueux élans de jeunesse, sous la modeste couverture de nos *Enfantines* : « **Collection de brochures écrites et illustrées par les enfants** ».

Camarades, excusez-moi : je n'ai jamais compris pourquoi la vie change si vite et comment cette vie en fermentation qui déferle sans cesse vers nous, dans vos dons, dans vos écrits, dans vos envois, me projette en avant, me roule vers des confins inexplorés si tentants de promesses que j'ai perdu jusqu'au souci de rester fidèle aux données et aux dimensions de mon lointain passé. Aussi bien, il y a plus grave encore : je n'arriverai pas, je le sens, à vous expliquer ces mutations multiples qui, à l'appui de nos complicités surajoutées (celles des adultes étant très minimes) ont abouti à cette féérique unité de « Miroir d'eau ». Cela ne s'écrit pas ; cela ne s'explique pas ; on en vit l'aventure goutte à

goutte dans ses perfections de détail. Quoi qu'il en soit, le « procès » est en cours. C'est aux initiés poètes de notre commission des poèmes d'enfants que nous donnerons toutes les pièces. Elles sont innombrables, car l'éducatrice attentive aux jeux de la flaque, en a rapporté les instants les plus modestes comme les plus éblouissants. Elle nous dira, à son tour, la ferveur de sa sympathie contemplative, cueillant dans le champ ouvert d'un monde en profondeur les plus beaux joyaux de la couronne poétique. Demandons-lui ici simplement, pour le profane, pour ce sceptique primaire qui n'a de paix que s'il s'enferme dans sa prison des choses habituelles, demandons-lui d'écarter d'un souffle les brumes qui ternissent aux yeux sans voyance, les splendeurs souter- raines de l'eau qui dort.

**

« S'agit-il d'un procès de faussaire ?

« En toute humilité, je vous expose ce que j'ai essayé de réaliser non par hasard, mais dans le dessein profond d'aider, de servir et d'aimer les enfants.

« Il n'y a, à la base de « Miroir d'eau » et de mes propres efforts, qu'un seul problème :

- le problème de l'enfant, c'est-à-dire celui de l'humanité à sa source ;
- le problème de l'homme-enfant ;
- le problème de l'enfant face à l'homme.

Ma part

J'ai subi mon enfance au lieu de la vivre et je l'ai subie dans la crainte, la peur et le doute. J'en suis sortie mutilée, privée de joie et de confiance, face à des enfants qui attendaient tout et dont l'attente était essentiellement fonction de ma présence.

C'est pour cela que je suis partie de zéro. J'étais cependant grandement aidée par la connaissance des méthodes Freinet et par une initiation à l'art dramatique et à l'art plastique (Stages Husenot, Saint-Cloud).

J'ai demandé volontairement une classe unique. Elle seule me permettait de créer en classe une communauté de vie et une profonde solidarité entre tous les enfants d'un village dans la même atmosphère de confiance et d'amour.

Elle seule aussi me permettait de ne pas compartimenter : C.M., C.S., C.E., mais de réaliser pour chacun le plein épanouissement à son rythme, à sa mesure et de le porter jusqu'à son achèvement.

Voilà donc la première unité de ma classe,

unité en soi et non pas créée artificiellement et rajoutée.

Aucune compétition, aucune différenciation entre bons et mauvais élèves, mais un effort individuel et collectif où chaque enfant a la possibilité et la liberté de se manifester et de progresser. Ce n'est pas une utopie : c'est devenu une réalité.

Nous sommes donc parties un peu à l'aveuglette, mais librement : les petites parlant, les grandes écrivant des textes libres, bien sûr. Je n'orientais rien, je ne corrigeais rien.

Cela a été très pénible. L'enfant était libre. Mais il ne possédait aucun moyen de réaliser sa liberté, ni d'exprimer sa réalité puisqu'elle n'existait qu'à l'état d'inconscient.

Pourtant, à travers tous ces essais, la seconde unité m'apparaissait : ce sont des enfants de campagne, dites-vous avec un peu de pitié. Des enfants pauvres et humbles, dégagées de tout apport extérieur, mais qui vont à même la terre sur leur chemin de sable et pour qui la vie se mêle intimement à l'eau, au vent, aux arbres, au ciel, à la terre et qui le sentent.

C'est donc là aussi une unité de base ; unité d'un univers reconstitué par ses éléments essentiels auxquels l'enfant est lié sans contrainte, par sa seule vision, son toucher et aussi son imagination.

Enfin, troisième unité, née également de l'enfant à tous les stades de son libre développement : sa joie, son désir de vie, qui l'engagent à fond et le rendent capable de mener à bien son effort si l'éducateur se garde à la même hauteur de ce désir de vie.

J'étais donc définitivement orientée :

- maintenir le niveau de joie de l'enfant ;
- ne pas étouffer son désir de vie ;
- créer le climat unique où chacun sera soi tout en aidant les autres ;
- révéler à l'enfant son monde inconscient ;
- lui donner les moyens de l'exprimer ;
- lui rendre indispensable le sens de l'effort ;
- donner un visage à sa joie ;
- lui garder intact son besoin d'amour.

Etapes

Les textes libres me désorientaient, les enfants se créaient un mode de ponctuation tout à fait inattendu, coupant les phrases sans aucune loi rassurante. L'inspecteur s'en étonnait lui-même ainsi que du tour pris par ces textes libres, pas du tout semblables à ceux qu'il avait déjà vus.

Pourtant, nous étions frappés par cet aspect essentiellement authentique de la pensée de l'enfant qui laisse l'adulte désarmé et privé de sa compréhension commode et rassurante.

Je décidais de ne pas reprendre la ponctuation et de la laisser libre encore.

Parallèlement, je poursuivais la même orientation dans l'identification du monde par sa forme, ses couleurs ou plutôt ses rapports de formes et de couleurs. Je ne veux pas dire que j'enseignais à dessiner. Là également, les efforts

sont lents, tâtonnants et n'aboutissent qu'à longue échéance.

Parallèlement aussi, tous les jours nous réalisons l'équilibre né de l'effort physique, la libération née de la possibilité de rendre son corps maître de lui, et l'harmonie résultant de la joie conquise par l'effort.

Parallèlement encore, en art dramatique, en chant, l'enfant prend conscience de sa possibilité de conquête sur soi. Il est capable de se donner authentiquement et de « jouer le jeu » loyalement et avec quel enthousiasme, capable aussi de se sentir pleinement responsable de création vraie.

La tâche est ici souvent terriblement déprimante, mais si elle se continue, elle peut se dépasser parfois pour devenir surprenante.

Je résume donc :

L'effort de libération et de prise de conscience est mené sur tous les plans : physique, intellectuel et manuel.

Nous avons beaucoup essayé, mais nous n'avons jamais rien abandonné, tout a été mené à fond jusqu'au bout.

Résultat d'ensemble au bout de quatre ans

L'enfant a pris conscience de son monde. Il est capable de l'exprimer. Il en a les moyens.

Il est capable de maintenir son effort et de le continuer.

Il n'y a pas d'exception. Tout le monde donne sa part. Les plus « attardés » ont la même capacité de création. C'est une réalité.

Toutes sont capables de comprendre et de dire parfaitement, c'est-à-dire naturellement, les textes de poètes, paraissant à l'adulte très hermétiques.

La difficulté d'élocution et d'expression n'existe plus, même pour les « arriérées ».

Leur désir de vie est intact et leur joie, joie qui n'est pas un vague état ou une contemplation (les textes pourraient vous faire croire que nous passons notre temps en recherche d'états d'âme).

Elle est une réalité qui se reconnaît et dont le visage peut prendre un aspect très inattendu et simple.

Les textes libres se sont orientés définitivement vers une cadence personnelle qui suit une musique bien souvent édifiante (c'est peut-être ce que vous appelez les recherches de style).

L'idée de l'enfant s'exprime par des « abstractions » (vous les nommez ainsi) déroutantes.

Je ne rappelle pas : « le blanc duvet emporté par le vent » qui vous a choqué, ni « le vaisseau du ruisseau ».

Je prends deux passages de textes écrits cette semaine :

« A la fin de la journée, le crépuscule de la nuit se rencontre toujours avec celui de la mort ».

« Ne veux-tu donc pas vivre et jouer ? Tu attends peut-être la fin du monde, alors tu ne seras jamais aimée. »

*S'agit-il, dites-vous, de pensées d'enfants ?
Vous êtes libres de douter.*

Mais moi, qui en ai reçu la confiance et la preuve vivante, m'est-il permis d'abandonner et de reculer ?

Face au monde, l'enfant est libre ; quand les moyens lui en sont donnés, il est capable de se tenir face à lui-même et de découvrir sa vérité qui est l'évidence de sa vie. Il nous introduit à sa suite dans le paradis des « vertes années », à la découverte de sa joie, joie perdue pour l'homme et dont son désir de bonheur porte le regret lancinant.

Telle est donc ma part.

J'y ai consacré tout mon temps, tout mon désir de vérité et tout mon amour. J'y ai mis toute « ma présence », toute ma compréhension. Je n'ai jamais demandé à l'enfant d'explications, des raisons. Je me suis toujours tenue prête, prête à boire à la même source que lui.

C'est un effort très difficile car il est difficile de ne rien abîmer et de ressusciter toujours sa joie neuve, intacte alors qu'elle porte déjà le sceau de sa destruction d'adulte.

J. PABON, Onesse (Landes).

COLONIE ET CAMPS FREINET

Nous organisons cette année :

1^o Une colonie à l'École Freinet, comprenant des enfants de 4 à 10 ans. Directrice : Mme Buquet.

2^o Un camp de moyenne montagne, aux Grésonnières (Vallouise) pour les enfants de 10 à 12 ans. Séjour en chalets. Responsable : Mme Armand.

3^o Un camp de haute montagne à Aile-froide. Responsable : Alfred Charlin ; sous tentes.

Responsable générale des deux camps : Elise Freinet.

Les pensions mensuelles sont fixées à 8.000 fr. diminuées des versements de la Sécurité sociale.

CAMP DE HAUTE MONTAGNE

Un terrain de campement a été acheté pour lequel Mme Lagier-Bruno, présidente des Amis de l'École Freinet, a fait l'avance de fonds. Sur ce terrain situé en bordure du torrent, un chalet de base sera construit au fur et à mesure des possibilités financières.

Voici les conclusions que nos pionniers avaient tirées de leur séjour à Vallouise :

Nous voulons être dignes de la liberté et, pour cela, les grands demandent une plus large indépendance vis-à-vis des responsables adultes. Cela suppose :

a) Une organisation indépendante par petits groupes sous la responsabilité de chacun et d'un chef responsable choisi par le Groupe.

b) La mise au point d'un engagement d'honneur pour chaque campeur de rester digne, serviable, actif, dévoué pour le Groupe et la population environnante.

c) L'autorisation écrite des parents de laisser faire une expérience dans laquelle leur fils se

rendra digne d'une certaine initiative, à sa mesure.

Ces points définitivement acquis, comment prévoir l'organisation la plus favorable ?

Voici les propositions de Jean-Louis Poupy :

« Je suis d'accord pour que, régulièrement, nous venions prendre conseil des adultes qui nous surveillent de loin.

Nous serions groupés par 3 ou 4 au maximum par tente. Je crois qu'il serait bon alors d'imiter un peu les « patrouilles » scouts, c'est-à-dire que 3 ou 4 tentes se groupent et constituent une « patrouille ». Chaque patrouille ferait elle-même sa cuisine et gérerait ses fonds. Les corvées pourraient se faire par roulement dans chaque patrouille : ainsi, pour la cuisine, par exemple, ce serait à l'une des tentes constituant la « patrouille » de la faire pour les autres membres de leur patrouille ; le lendemain, ce serait à une autre tente et ainsi de suite. Les patrouilles se fixeraient dans un rayon qui permettrait les rassemblements de tout le camp pour discussions, ententes d'excursions, feux de camp, etc.

Ce système serait, à mon avis, une organisation préférable à celle qui consisterait en l'isolement plus ou moins partiel de chaque tente.

Par contre, si nous nous inspirons du scoutisme pour les patrouilles, nous ne devons pas instituer des concours entre patrouilles, car si une rivalité existe entre les patrouilles, l'union n'en est plus possible et il n'y a plus un seul camp, mais chaque patrouille devient un camp. Ce qui ne veut pas dire qu'une certaine émulation ne doit pas exister et stimuler l'action de chacun.

En outre, peut-être pourrions-nous adopter un insigne du Camp Freinet. Si l'on pouvait imprimer cet insigne sur étoffe, il serait possible d'en vendre autour de nous pour récolter de l'argent pour aider la construction du chalet. Il serait peut-être aussi possible de l'imprimer sur cartes et d'en distribuer un certain nombre à chaque pionnier qui devra les vendre aux amis de l'École Freinet qu'il aura pu convaincre.

Et puis, enfin, nos les pionniers porteraient cet insigne et s'efforceraient le plus possible d'en être dignes. »

JEAN-LOUIS POUPY.

Adressez vos propositions à Elise Freinet ou à Alfred Charlin, École Freinet, Vence (A.-M.).

FICHER SCOLAIRE COOPÉRATIF

1^o Je demande à l'équipe de correction n^o 4, si l'envoi de fiches adressé le 3 novembre 1949 ne s'est pas égaré. (Sérange, Siméon, Grisot). Il ne m'est jamais revenu.

2^o Même question à l'équipe 5. (Lément, Mme Derouret-Serret, Romby), pour un envoi fait le 3 novembre 1949 également.

3^o Même question à l'équipe 7 (Meunier, Lafargue, Bonne), pour un envoi fait le 4 novembre 1949.

R. Vié, Pomérols (Hérault).